

LE SALON LYONNAIS

L'année dernière, j'exprimais aux lecteurs de la *Revue* le sentiment de tristesse que provoquait en moi la médiocrité affligeante des œuvres envoyées au « Salon » lyonnais. A part quelques exceptions très clairsemées, une teinte de banalité générale assombrissait les meilleures toiles : et la nature morte triomphait, même dans les tableaux de genre où les accessoires semblaient absorber toute l'énergie et tout le talent de l'artiste. C'était un grave symptôme, que la décadence de la peinture de genre. Devant les exigences et l'ignorance involontaire d'un public trop pratique, l'art a dû redescendre des sommets élevés où règne en maître l'idéal infini. La grande peinture n'a plus d'admirateurs ni d'acheteurs. Si l'intelligence esthétique de la masse faiblit encore, si les tableaux d'intérieur dépassent à leur tour le niveau artistique du *plus grand nombre*, s'il faut restreindre l'observation de la nature aux fleurs et aux bibelots, le métier du peintre ne sera bientôt qu'une des branches de l'industrie, et les artistes gagneront en argent ce qu'ils perdront en immortalité.

Cette triste prévision d'un avenir sans grandeur était fautive. L'art peut s'éclipser, non s'éteindre, sommeiller, non mourir. Au milieu des préoccupations de toute espèce qui accablent et dominent nos esprits, malgré les incertitudes du présent et du lendemain, l'idéal sait reconquérir sa place et forcer notre attention. On peut dire, sans exagérer, qu'à plus d'un titre l'exposition organisée par la Société des Amis des Arts marque un progrès, ou, si l'on veut, un retour aux vraies traditions de la peinture française.